9

NOTICE

SUR LA VIE

DE M.R M. A. PETIT;

Par M. le Baron DES GENETTES.

MARC-ANTOINE PETIT naquit à Lyon le 3 novembre 1766. Privé des dons de la fortune, il n'en reçut pas moins de la plus tendre des mères une éducation très-soignée et qui fut libérale. Au sortir de l'enfance, il fut placé au collège de Beaujeu, et il s'y fit remarquer par la vivacité de son esprit et par son goût pour la poésie.

Après avoir fini ses humanités, il revint à Lyon, et se livra à l'étude de la chirurgie, pour condescendre aux desirs de sa mère. Le collège des médecins de cette ville faisait alors des cours d'anatomie, et *Petit*, âgé de seize ans, obtint un prix pour les progrès rapides qu'il avait faits dans cette science, que l'on doit regarder comme la base fondamentale de l'art de guérir.

L'année suivante, c'est-à-dire en 1783, il obtint le 16 juillet, au concours, la première place d'élève en chirurgie de l'hôpital-général de la Charité de Lyon, qu'il occupa pendant deux ans, après lesquels il se rendit à Paris pour se présenter au concours annuellement ouvert pour l'admission à l'École-pratique de chirurgie.

Quelle ardeur pour s'instruire ne déploya-t-il pas quand il fut admis dans cette nouvelle carrière, où il recueillait chaque jour les leçons des maîtres les plus habiles et les plus expérimentés de la capitale! Tels furent aussi les

progrès de *Petit*, qu'il obtint, à la terminaison des exercices, la seconde médaille d'or ; il put se consoler de n'avoir point la première, puisqu'il eut pour concurrent M. *Lallemant*, professeur actuel d'opérations dans la Faculté de Médecine de Paris.

Peu de temps après, *Petit* revint à Lyon pour prendre part au concours ouvert le 30 mai 1787, pour les places de chirurgien interne du grand Hôtel-Dieu, et il obtint la seconde place, qui n'était point encore vacante. Cette circonstance lui permit de retourner à Paris pour continuer de se livrer à ses études.

L'année suivante, il revint dans sa patrie pour soutenir une lutte bien autrement importante que celles dans lesquelles il s'était jusqu'ici engagé, puisqu'il s'agissait de disputer encore au concours la place de chirurgien-major du grand Hôtel-Dieu de Lyon. Ce concours eut lieu en juin 1788, et dura trois jours ; *Petit* en sortit vainqueur, après avoir montré des connaissances très-étendues, exposées avec autant de grâces que de facilité.

D'après un règlement particulier, le nouveau chirurgien-major n'occupe point la place de suite après sa nomination ; il doit passer cet intervalle de quelques années à Paris ou à Montpellier, pour y perfectionner et y étendre ses connaissances. *Petit* se rendit d'abord à Paris, où il obtint la faveur d'entrer, comme pensionnaire, chez le célèbre *Desault*. Les sentimens que ce grand-maître inspira à *Petit*, sont retracés dans l'éloge qu'il consacra à sa mémoire, éloge qui fut dicté par la reconnaissance, l'admiration, et même l'enthousiasme.

Petit se rendit en 1790 à Montpellier, la seule école de médecine qui eût alors en France de la célébrité. Il suivit, avec assiduité, les leçons des grands professeurs, qui faisaient l'ornement de notre Faculté, en même temps qu'il cultivait la société des jeunes gens qui, comme lui, s'annonçaient pour en perpétuer la gloire.

Dans le dernier trimestre de l'année que nous venons

d'indiquer, *Petit* soutint, avec éclat, une thèse ayant pour titre : *Dissertatio de phthisi laryngeâ*, sujet encore neuf aujourd'hui, et qu'il traita de manière à faire pressentir les talens qui l'ont depuis distingué. Il indiqua, entre autres choses, le procédé opératoire, capable de détruire la carie dont le larynx peut être affecté.

Reçu docteur en médecine, *Petit* vint remplir en 1791, au grand Hôtel-Dieu de Lyon, les fonctions d'aide-major, espèce de noviciat qui prépare à la majorité. Il s'empressa de concourir, la même année, pour le prix proposé par l'Académie royale de chirurgie, sur la question suivante : *Déterminer la meilleure forme des diverses espèces d'aiguilles propres à la réunion des plaies, à la ligature des vaisseaux et autres cas où leur usage serait jugé indispensable, et décrire la méthode de s'en servir.* L'illustre *Sabatier* nous apprend dans sa *Médecine opératoire*, que les vues de l'Académie n'ont point été remplies ; que cependant elle était satisfaite des nouvelles aiguilles que quelques concurrens lui avaient proposées. Un manuscrit trouvé dans les papiers de *Petit*, contient, dans les mêmes termes, les corrections indiquées par M. *Sabatier*, dans l'ouvrage que nous venons de citer. Ainsi, quand il arriverait que *Petit* ne serait pas l'inventeur, il aurait eu le mérite et l'honneur de se rencontrer avec les plus grands maîtres, et de contribuer à un perfectionnement depuis long-temps desiré.

Petit ayant fini son aide-majorité, fut installé le premier janvier 1794, dans la place de chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de Lyon, qu'il remplit avec le plus grand éclat pendant six années consécutives.

Ce fut là que, rempli du sentiment de ses devoirs, il rédigea avec soin toutes les observations dignes d'être conservées, et, qu'inspiré par un heureux génie, il perfectionna ou trouva des procédés nouveaux pour les cas de pratique aussi nombreux que variés, qui s'offraient journellement à lui. Ce fut là qu'il apprit à réunir de suite,

par première intention, les plaies de poitrine, pour détourner les accidens que le contact de l'air produit toujours; il y pratiqua la méthode de vider les dépôts froids par la ponction et la ventouse. Il associa le séton au caustique dans le traitement de l'hydrocèle. Un malade éprouvait les cruelles angoisses d'une suffocation prochaine, lorsque *Petit* osa porter le feu dans l'arrière-bouche, pour détruire une pustule maligne, dont il arrêta sur-le-champ les progrès.

Ce fut encore dans cet établissement qu'il fonda des cours d'anatomie, d'opérations et de clinique chirurgicale. Chaque année, il excitait l'émulation de ses nombreux élèves, en prononçant à l'ouverture de ses cours les éloquens discours qu'il a réunis et publiés dans sa *Médecine du cœur*.

Pénétré du besoin de réparer une partie des pertes que la révolution avait entraînées, et dont la suppression des collèges de médecine et de chirurgie de Lyon avait été la suite, *Petit* conçut le projet d'établir une société d'émulation qui existe et fleurit aujourd'hui sous le nom de Société de Médecine.

Petit fut aussi l'un des fondateurs de l'Athénée de Lyon, qui a remplacé l'ancienne Académie.

Des services éminens rendus à sa patrie, des talens si prononcés et un amour si ardent pour les sciences et les lettres, procurèrent à *Petit* une célébrité qui s'étendit fort au loin. — Cependant, nous touchons au moment où de légers nuages vont obscurcir ses brillans succès.

Dans l'hiver de 1799 à 1800, il éclata à Lyon une épidémie catharrale, qui débuta par des symptômes très-graves. Un état soporeux frappait les malades dès le début, et un grand nombre fut emporté dans le cours du premier septenaire. Cette épidémie parut sévir avec plus de rigueur contre les citoyens les plus opulens, ou au moins on remarqua davantage les pertes qui eurent lieu dans cette classe. — Ne dissimulons point que *Petit* ne fut pas

heureux dans cette circonstauce ; d'envieux détracteurs en profitèrent pour verser leurs poisons, et ne réussirent que trop à séduire le public, d'ailleurs si facile à tromper.

Petit dévora long-temps, dans le silence, les coups redoublés portés à la sensibilité la plus vive, et il n'en laissa échapper l'explosion qu'après plusieurs années, dans ses Epîtres adressées à *Forlis*. On découvre dans plusieurs passages, et sur-tout dans les vers suivans, les traces trop évidentes des affections qu'il avait concentrées dans son cœur.

« Le croirais-tu, Forlis, quand, plongé dans le deuil,
» Tu pleureras celui qui descend au cercueil,
» On blâmera tes soins, sans respect pour sa cendre.
» A les justifier il te faudra descendre.
» L'ignorant vantera ce qu'il eût fait sans toi;
» Le méchant flétrira ta conduite et ta foi;
» Le calomniateur te prêtera des crimes;
» L'homme trompé croira ses discours légitimes;
» On t'accusera seul... sans penser que le ciel
» Fit à l'homme, en naissant, la loi d'être mortel. »

Au reste, soit que *Petit* eût un instant méconnu le genre spécial de son talent, ou que, plus soigneux de sa gloire, il ne voulût plus courir les risques de la voir indiscrètement compromise, il rentra pour toujours dans la carrière où nul n'avait osé lui contester sa supériorité. Il fit un grand nombre d'opérations aussi hardies que difficiles, et qui furent couronnées par les plus heureuses guérisons. Les nouveaux succès de *Petit* et le souvenir de ceux qu'il avait obtenus, reconquirent, en peu de temps, la confiance publique, qui ne fut jamais plus universelle.

Couvert de titres et de distinctions littéraires, il fut aussi appelé dans le Corps municipal de Lyon, et il eut occasion d'y déployer des talens administratifs que fit encore ressortir davantage l'heureuse facilité avec laquelle il énonçait toutes ses pensées.

Malgré tant d'occupations, *Petit*, comme nous l'avons

dit dans une autre circonstance, laissa couler de sa plume son poëme intitulé : *Onan, ou le Tombeau du Mont Cindre*, production dont ses intimes amis ont seuls connu le but secret, et dans laquelle, au milieu des négligences qu'il faut avouer, on trouve des morceaux pleins d'élégance et de sensibilité.

Dans l'été de 1809, *Petit* fut appelé à Milan pour y opérer un malade qui, affecté de deux cataractes, avait déja inutilement subi une opération sur l'un des yeux. Le succès fut complet, et répandit avec éclat, dans le royaume d'Italie, le nom de notre compatriote.

De retour à Lyon, *Petit* put à peine suffire aux visites, aux consultations, aux opérations. L'excès du travail fatigua son tempérament à-la-fois sanguin et très-nerveux. Pendant plusieurs années, il fut sujet à des mouvemens spasmodiques, accompagnés de transport à la tête et d'étourdissemens violens. Un jour il en eut un qui le frappa tellement au milieu d'une rue, qu'on fut obligé de le rapporter chez lui. Son corps était roide, sa tête fort embarrassée ; les saignées le rétablirent.

Depuis environ deux ans, la direction de ses spasmes avait changé. De la tête ils avaient passé dans la région épigastrique, et on a trouvé à la date du 7 janvier 1810, dans les notes que *Petit* faisait sur sa santé : *Parat m'a trouvé le foie engorgé ; il croit que les douleurs d'estomac tiennent à des varices qui ont remplacé mes douleurs de tête et mes étourdissemens. — Les sangsues à l'anus m'ont soulagé.*

Ce qu'il éprouvait indiquait, en effet, cet état de maladie qui s'aggravait journellement, par le refus constant de *Petit* à changer de régime, à modérer ses études et ses travaux, à opposer quelques remèdes à ses souffrances. Cependant, sa sensibilité est vivement affectée, ses digestions se dérangent ; la morosité s'empare de cet homme si expansif, si aimable, si enjoué. Tantôt il se juge lui-même attaqué d'une maladie mortelle ; mais plus souvent

encore il obéit à cet instinct que la nature a placé dans le cœur de l'homme et dont il faut la bénir ; plus souvent encore il repousse l'idée d'une destruction prochaine.—La fièvre éclate enfin le 12 janvier 1811. — Toutes les espérances sont évanouies, toutes les illusions ont disparu ; elles ne peuvent subsister plus long-temps pour celui qui professe notre art. — Des douleurs atroces et continues pendant environ six mois, font descendre *Petit* au tombeau ; il expire le 7 juillet 1811.

Peu de jours avant, il avait reçu des lettres de correspondant de l'Institut impérial.

L'ouverture du corps de *Petit* a présenté ce qui suit :

On reconnaissait facilement, dans le vivant, une tumeur placée au-dessus de l'ombilic ; on a appris, par la dissection, qu'elle était le résultat de l'adhérence d'une partie du bord tranchant du foie, avec la partie antérieure de l'estomac, et qu'il existait dans cette tumeur une collection purulente.

L'estomac a offert dans son grand cul-de-sac des varices nombreuses et volumineuses.

Le pancréas plus volumineux et plus consistant qu'il ne convient, adhérait à l'estomac et offrait trois tubercules.

Lorsque l'on apprit la mort de *Petit,* un deuil universel se répandit dans Lyon. Les fonctionnaires publics et les citoyens de toutes les classes de cette grande et illustre cité voulurent concourir à honorer ses obsèques. Les larmes des indigens vinrent révéler le secret de la bienfaisance de *Petit*, et des secours abondans qu'il prodiguait aux malheureux.

La notice que l'on vient de lire est extraite de la correspondance de M. le docteur *Parat,* l'un des plus habiles médecins de l'Empire, le condisciple, l'ami, le médecin de *Petit.* Il est chargé par la Société de Médecine de Lyon de prononcer son éloge dans une assemblée solennelle. C'est donc lui qui achèvera de peindre ce que nous

n'avons fait qu'ébaucher ; c'est lui qui exprimera les regrets des amis de l'humanité sur la perte d'un homme qui eût dû la servir plus long-temps ; c'est lui qui montrera dans l'homme privé, l'époux le plus affectueux, le père le plus tendre, l'ami le plus ardent et le plus fidèle.

De l'Imprimerie de MIGNERET, Imprimeur du Journal de Médecine, rue du Dragon, F. S. G., N.° 20.